

Lydia Jaeger

Oser dire Dieu

Paul CLAVIER, *Dieu sans barbe : vingt et une conversations instructives et amusantes sur la question très disputée de l'existence de Dieu*, Paris, La Table Ronde, 2002, 158 p.
Date : octobre 2000. Lieu : un amphithéâtre de l'Université de Rennes.

Acteurs : Paul Clavier et Cyrille Michon, philosophes à l'École normale supérieure de la rue d'Ulm, à Paris.

Évènement : Paul Clavier, connu comme spécialiste de Kant¹, se fait (à la stupéfaction des philosophes présents) le porte-parole d'une théologie naturelle, à la saint Thomas.

La publication du manuscrit, deux ans après l'évènement, montre que Clavier tient ferme dans sa défense de la rationalité de la croyance religieuse. À l'exemple de la finesse argumentative des dialogues platoniciens et sans doute encore davantage en imitation de l'humour mordant des dialogues galiléens, l'auteur fait s'entretenir *Athé(souhais)* et *Théo(poil)* à propos de « Dieu sans barbe », c'est-à-dire « l'enquête sur l'existence [et les attributs] de Dieu au moyen de la raison naturelle, [...] sans le secours d'aucune révélation surnaturelle » (p. 17,19). Le livre tient parfaitement la promesse donnée en sous-titre : les vingt-et-une conversations sont instructives *et* amusantes à lire, preuve (s'il en fallait) que la philosophie peut se dire autrement que dans un langage abstrait, déconnecté de la vie humaine². Le ton de l'échange est très engagé, tout en étant respectueux, voire amical. Non seulement *Théo* défend avec ardeur et intelligence la connaissance naturelle d'« un être éternel, intelligent, cause première et soutien de tout ce qui existe » (p. 23) – on pouvait s'y attendre... –, mais également *Athé* garde toute sa consistance, interlocuteur représentatif de l'intellectuel contempo-

¹ Voir par exemple ses ouvrages : *Premières leçons sur la « Critique de la raison pure »*, Paris, PUF, 1996, et *Kant : les idées cosmologiques*, Paris, PUF, 1997.

² Le lecteur me pardonnera que ma recension s'intéresse davantage à l'aspect instructif qu'amusant du livre. Comme il est généralement peu amusant de *discuter* de l'humour, il ne reste d'autre choix que de lire les conversations *in extenso* si on veut profiter de leur humour. Qu'il me soit permis de reproduire juste une blague (attribuée à Woody Allen), représentative de bien d'autres : « Si Dieu n'existe pas, alors j'ai payé ma moquette trop cher. » Il y a bien des manières plus ennuyeuses pour exprimer le fait que sans Dieu, « le moindre des désagréments peut devenir insupportable » (p. 62) !

rain et qui résiste aux arguments théistes jusqu'au bout.

Première étape nécessaire pour engager le dialogue : établir la *possibilité* du discours rationnel. Fidèle à l'ambiance majoritaire en philosophie contemporaine, *Athé* reproche aux arguments en faveur de l'existence de Dieu moins d'être faux (car qui oserait prétendre établir définitivement la vérité d'un quelconque raisonnement philosophique ?), mais plutôt d'être périmés, vides de sens, sans pertinence, voire dangereux pour la paix. Contre la tyrannie du moderne, où l'on considère que la jeunesse d'un argument parle en faveur de sa validité, *Théo* ose alors faire l'éloge de la scolastique médiévale (p. 50). S'opposant et au relativisme, qui relègue la foi dans le domaine du privé et au fidéisme qui coupe tout lien entre la réflexion et la foi, il est convaincu que le langage humain est apte à parler de Dieu (même si l'homme ne peut pas connaître Dieu d'une manière exhaustive ; p. 141,158). On ne peut croire ce que l'on sait impossible – ou pour le dire avec des paroles que prête Voltaire à un Indien : « Je veux bien vous dire, pour vous faire plaisir, que je crois ce qui est obscur ; mais je ne peux vous dire que je crois l'impossible. Dieu veut que nous soyons vertueux, et non pas que nous soyons absurdes » (p. 25s., 149). En ce qui concerne le reproche que la théologie naturelle nuise à la tolérance, *Théo* le retourne habilement contre *Athé* : le dialogue engagé sur la base de la raison commune permet la rencontre entre adeptes des différentes religions, alors que le refus de la réflexion sur Dieu enferme chacun dans la bulle de sa subjectivité et laisse libre cours à toutes les contrefaçons du divin que l'homme a forgées au cours de son histoire, avec leurs cortèges de persécutions et d'abus de pouvoir des religions (p. 19,35)³.

Une fois *Athé* engagé (un peu malgré lui) dans ce dialogue rationnel sur Dieu, les deux interlocuteurs imaginaires parcourent les grandes interrogations que suscite le théisme : Comment le monde peut-il co-exister avec un être infini ? Pourquoi le mal ? Le Tout-Puissant peut-il créer une pierre qu'il ne peut pas soulever ? L'univers a-t-il besoin d'une cause première ?... La force de la discussion réside dans la combinaison habile qu'opère Clavier entre l'arsenal de la théologie médiévale et les dernières évolutions en philosophie et en science. On peut certes regretter que *Théo* glisse si vite sur l'argument ontologique, sans y prendre appui (p. 74). Sur de nombreux points, il adopte la perspective classi-

³ Clavier fait également écho à « certains penseurs [qui] estiment que le totalitarisme s'enracine dans "le ressentiment contre le fait de ne pas avoir créé le monde, de ne pas s'être créé soi-même" [...] Le *self-made-man* est souvent un *self-destroying-man* » (p. 39, en citant Hannah Arendt, *The Burden of our Time*, 1951).

que, en ligne avec la théologie thomiste : il n'est pas étonnant que Dieu ne puisse créer une pierre qu'il ne peut soulever, dans la mesure où une telle pierre n'existe pas (p. 70) ; la prescience divine ne s'oppose pas à la liberté de l'homme ; car « Dieu, étant éternel, est contemporain de tous les instants » (p. 67). *Théo* est au plus fort de ses capacités argumentatives quand il fait ressortir que même un monde éternel nécessite une cause première hors de lui (p. 113s.)⁴. En ce qui concerne le problème du mal, il faut admirer le courage de *Théo* de se taire, plutôt que d'y apporter une pseudo-solution (p. 56) ; il souligne que la vraie réponse est le combat contre le mal et l'espérance d'une réparation venant de Dieu (p. 58-62). Il aurait pu faire un pas de plus et faire ressortir que seul le refus de réponse permet de maintenir le scandale devant le mal. Ainsi le problème du mal, qui ne se pose avec toute sa force que dans le cadre de pensée théiste, se transforme en avantage apologétique pour cette position⁵.

L'effort de coller au plus près du débat contemporain amène à ne pas épargner au lecteur certains arguments prenant appui sur les dernières théories physiques, avec leur lot inévitable de langage technique (la forme légère du dialogue aidant à faire passer la pilule sans doute quelque peu amère pour certains lecteurs). Contre ceux qui veulent expliquer l'existence par un « vide quantique » initial, *Théo* souligne avec raison qu'un tel vide n'est pas « rien », mais manifeste une structure et exige ainsi à son tour une explication de son existence (p. 79s.). Il connaît la réponse des « univers multiples » face au principe anthropique : pour expliquer l'ordre de notre monde, remarquablement adapté à l'existence d'êtres vivants, plusieurs considèrent que nous vivons dans *un* univers parmi bien d'autres qui eux ne montrent pas un tel agencement sage. Il faut accorder à *Théo* qu'« il est quand même ennuyeux que, pour laver l'univers de tout soupçon de dépendance par rapport à un sage créateur, il faille créer des univers à volonté » (p. 91). Il aurait pourtant pu pousser la ligne argumentative plus loin et faire ressortir que l'appel aux univers multiples n'évacue pas le constat d'un dessein présidant à l'ordre naturel. La question de savoir pourquoi l'univers permet l'existence d'être vivants n'est que repoussée d'un cran et ressurgit au niveau de l'ensemble des univers dont on a supposé

⁴ Là encore, Clavier adapte d'une manière pertinente les arguments de Thomas d'Aquin ; cf. le bref traité *De Aeternitate Mundi*, dans Opuscules de saint Thomas D'AQUIN, Paris, Vrin-Reprise, 1984, p. 551-560. Cyril VOLERT, Lottie H. KENDZIERSKI, Paul M. BYRNE, Milwaukee (Wis.) : Marquette U.p., 1964, p. 19-25.

⁵ Ligne d'argumentation développée par Henri BLOCHER, *Le Mal et la croix*, Méry-sur-Oise, Sator, 1990, p. 147-151, 194-200.

l'existence⁶.

Théo développe longuement un argument de James Clerk Maxwell, père de la théorie électrodynamique au XIX^e siècle. Maxwell cherche à démontrer qu'aucun processus naturel n'explique la régularité des composantes atomiques de la matière (p. 76s.). J'avoue ma surprise devant le recours à cet argument relevant, de l'aveu de *Théo* lui-même, d'une physique dépassée (p. 84s.). Serait-ce une stratégie délibérée pour montrer « qu'à chaque époque scientifique, cette question de l'origine des constituants et de la structure matérielle de l'univers se pose, d'une manière ou d'une autre » (p. 112)⁷ ? Ainsi *Théo* maintient que la mécanique quantique, intervenue plusieurs décennies après Maxwell, livre certes la description physique de la quantification, à l'origine de la régularité des atomes, mais que cette quantification appelle elle-même un autre niveau d'explication que la science (p. 84).

Ici surgit une difficulté principielle que l'on rencontre aussi à d'autres moments du dialogue que mène *Théo* avec *Athé* : souvent ils ne s'accordent pas sur le besoin même d'explication. Ainsi, *Théo* décrit, dès le départ, son projet argumentatif en terme d'inférence à la meilleure explication : « J'espère te convaincre qu'en usant correctement de ta raison, tu ne trouveras pas de meilleure explication à l'univers et à l'aventure humaine qu'un être éternel, intelligent, cause première et soutien de tout ce qui existe » (p. 23). Mais il sait qu'il est parfaitement possible de « suspendre la question, et de décider qu'il n'y a besoin d'explication » (p. 25).

Il me semble que la seule issue prometteuse, pour continuer le dialogue, consiste alors dans la problématisation de la notion de raison naturelle même – démarche dans laquelle *Théo* refuse de s'engager tout au long du dialogue, de peur de perdre la base commune au dialogue avec *Athé*. Contre celui-ci, il est, bien entendu, convaincu que la raison est un don venant de Dieu. « Quant à

⁶ Clavier attribue à John Wheeler l'idée d'une succession infinie d'univers (en indiquant comme référence l'ouvrage de Trinh Xuan THUAN, *La Mélodie secrète*, Paris, Fayard, 1988, p. 290-293). D'après ma lecture (certes sélective) des textes de Wheeler, il a développé le formalisme mathématique des *superespaces* qui permet de telles spéculations. Mais pour finir, sa forte intuition de la fermeture de notre univers l'emporte – et avec elle, la conviction de la disparition de toutes les lois de la nature dans le « big crunch », ce qui annihile toute possibilité d'existence au-delà de cette limite (J.A. WHEELER, « From relativity to mutability », dans *The Physicist's Conception of Nature*, sous dir. J. MEHRA, Dordrecht, Reidel, 1973, p. 230-232, 242s. ; « Genesis and ownership », dans *Foundational Problems in The Special Sciences*, sous dir. R. BUTTS, J. HINTIKKA, Dordrecht, Reidel, 1977, p. 15 ; cf. J.A. WHEELER, Kenneth FORD, *Geons, Black Holes and Quantum Foam : a Life in Physics*, New York, Norton, 2000, p. 268-270).

⁷ Notons que (sous l'influence de Michael DENTON, *Évolution : une théorie en crise*, Paris, Flammarion, 1992) Clavier considère également qu'aucun processus naturel connu ne permet d'expliquer l'origine de la vie et des espèces (p. 104-107, 154).

son existence, la raison n'est pas indépendante de Dieu, mais pour ce qui est de son fonctionnement, elle jouit d'une sacrée autonomie » (p. 142). Il serait donc injuste d'accuser *Théo* de rationalisme (la raison n'est pas principe dernier) ; mais toujours fidèle à l'héritage thomiste, il cherche à maintenir l'autonomie du raisonnement naturel. En revanche, l'apologétique néo-calviniste⁸ montre une voie qui permet de faire place à la détermination de la raison par la foi, sans abandonner la validité objective du raisonnement apologétique. Seule une telle problématisation de la raison met en lumière la profondeur du désaccord qui subsiste entre le croyant et l'athée. Une telle démarche me semble nécessaire pour ébranler *Athé* dans ses convictions ; car, sans peut-être s'en rendre compte lui-même, il est imprégné, jusque dans les présupposés guidant sa réflexion, de son révolte contre son Créateur⁹.

Malgré sa défense ferme de la raison *naturelle*, *Théo* se montre d'ailleurs ici et là conscient du fait que la résistance à la foi ne naît pas simplement d'une mauvaise compréhension des arguments théistes. Reconnaître que Dieu est à l'origine du monde et de ma vie m'engage à une réponse personnelle : « S'il existe un Dieu qui a donné l'existence au monde, [...] il devient probable que nous avons quelque chose à y faire. [...] Chercher à le connaître, à l'aimer – qui sait ? à le rencontrer. Et, le cas échéant, à témoigner de cette rencontre. Et, alors là, ça devient franchement embarrassant pour l'amour-propre » (p. 46, cf. p. 120s.).

On le sent bien : malgré sa ferme résolution de se limiter aux ressources qu'offre la raison « naturelle », *Théo* est engagé d'une manière existentielle dans le débat qu'il mène avec *Athé*. Il ne s'agit pas d'un jeu intellectuel, entrepris par fascination pour des arguments intéressants. Si *Théo* discute avec *Athé* de Dieu (même sans barbe), c'est qu'il considère que le Créateur sait le mieux selon quels principes l'humanité pourra vivre et comment remédier aux conséquences désastreuses du mépris de ses principes. Car « s'il nous a faits sans nous, il sera capable de nous refaire, en cas d'accident » (p. 41). C'est ainsi que le dialogue sur les « préambules de la croyance religieuse » – Clavier ne prétend pas percer le mystère de la foi – (p. 37) ouvre sur une autre interrogation qu'*Athé* adresse à *Théo* : « Quelle raison as-tu de penser que la cause première, la raison ultime

⁸ Cf. en particulier les divers écrits de Cornelius Van Til.

⁹ Dans une communication privée du 9 janvier 2003, Clavier admet « la remise en cause de l'autonomie pure et simple de la raison naturelle : cette autonomie est entraînée par l'orgueil dans un désir pathogène d'indépendance, connu en théologie comme conséquence du péché originel. »

de l'existence de l'univers coïncide avec le Dieu de la révélation biblique ? » (p. 142). Espérons que le zèle de *Théo* emportera sur *Athé*, quand ce dernier se demande si, après vingt-et-une conversations, « peut-être le lecteur en a-t-il marre » (*ibid.*). Le prochain rendez-vous entre *Théo* et *Athé*, cette fois-ci pour discuter de la théologie révélée, ne saura manquer de susciter l'intérêt du lecteur, croyant ou non. À quand sera-t-il ?

Lydia JAEGER